

MA MÈRE MON PÈRE

Comme c'est étrange, comme c'est curieux, bizarre
ils frissonnent mais chantent : c'est courageux, n'est-ce pas ?
Même si le dernier kilomètre de la vie luit
Sur les ongles de leurs mains puis
Dans mon rêve, je les vois jeunes
Intacts abandonnés exquis
Abrisés par un dieu prévoyant
Ils s'asseyaient sur le sol, chantant
La trace impitoyable des larmes futures alors que
Les archontes des ténèbres se présentent à eux
Avec une intrigante danse envoûtée mais
Ma mère et mon père chantaient leur crispation
Leur pestilence l'infect sourire de leurs promesses sournoises

Puis je suis née étonnée
De leur dévotion légère et de leurs ordres affectueux
Rapides et fermes comme des prières de minuit sans peur
J'écoutais tout, courbée et légère :
Ma mère connaissait la musique mon père tous les mots
Ma mère était proche des plantes mon père de tous les animaux
Elle fêtait la Saint-Jean lui la Saint-Nicolas
Elle buvait de la vodka avec de l'agneau lui du cognac avec du porc
Et tout ce temps ils ont chanté et dansé
Un effilochage de voix, musiques, couverts, serviettes de table
Dans des cercles ne cessant de se réduire
Jusqu'à ce qu'ils entrent dans la périphérie de mon cœur
Et qu'ils y défilent, imparables

MA MÈRE MON PÈRE II

Étonnamment ce fut en entendant une mazurka
Un de ces jours gris et pluvieux à Londres
que je me suis souvenue de ma mère et mon père
dansant la coppelia en trois temps
sautillant et glissant sur le parquet
claquant les talons et tapant les pieds ;
écoute le deuxième temps, s'exclamait ma mère,
oh ça ne va pas assez vite, se plaignait mon père ;
De toutes ses années passées je vois à nouveau
la présence radieuse de ma mère reflétant
son arrogance taquine et flamboyante
portant un chapeau orange penché juste
vers son sourcil gauche et ses lèvres rouges
prêtes à envoûter les hommes et charmer les femmes ;
je vois mon père avec ses épaules courbées pour retenir
son chapeau face à la tempête tournoyante et au vent glacial
laissant les premières empreintes de pas dans la neige fraîche
qui grince, craque et couine
comme un chien heureux de l'affection de son maître ;
je me souviens des repas du dimanche à la merci de la pédagogie
de mon père – aujourd'hui, les filles, nous allons parler d'Aristote
ou de Cicéron ou de Dostoïevski ou de l'Empire romain
ou des stratégies économiques impérialistes
ou de quoi que ce soit, et nous devons contribuer,
jetant des regards discrets à l'horloge, espérant que le temps passe (hélas)
afin que nous soyons libres de courir à la pâtisserie
aux odeurs de crème, noix et chocolat,
pour prendre plusieurs baklavas, tulumbas et des verres de boza
(Biljana ne prenait qu'une part de chaque
Goga tout ce qu'elle pouvait détruire
je ne faisais que regarder
Jasna n'était pas encore née)
puis nous allions au cinéma pour la séance de 4 heures,
trois jeunes filles dans leurs robes à fleurs, les yeux grands ouverts, léchant
leurs glaces
alors que les cow-boys et Indiens se traquaient
dans l'éclat convenu de Zane Grey, ma mère et
mon père nous attendant pour nous ramener dans notre maison sans risques
où même les murs chantaient et les peintures fredonnaient.